

ROSE  
D'HUTPACH



Jacques Bonnet

# Rose d'Hutpach

*Odyssée d'une jeune  
fille de Moselle*

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

**L**es Lorrains sont vaillants, laborieux, très attachés à leur prince et à la religion catholique.

Fort propres aux arts et aux sciences, quoiqu'ils aiment aussi le métier de la guerre.

*Du dictionnaire de l'Abbé Jean-Baptiste Ladvocat,  
né en 1704 à Vaucouleurs, mort à Paris en 1765.*

*Ce livre a été voulu et réalisé en hommage aux habitants du nord de la Moselle et particulièrement ceux des secteurs de Creutzwald, Forbach, Sarreguemines et Bitche. Ma vie professionnelle m'a donné l'occasion de les connaître car ils vinrent volontiers échanger leur ancien métier de paysan ou forestier contre celui de mineur où ils excellèrent rapidement.*

*Les relations d'estime ou d'amitié qui se forgèrent à cette époque m'ont encouragé à écrire ce récit qui mettra en lumière des aspects peu connus de cette région à l'histoire mouvementée.*

J'ai bénéficié pour cela de l'aide de nombreux amis et associations parmi lesquels je citerai le docteur Louis Sar, hélas maintenant décédé et le docteur Claude Guillaume qui acceptèrent de me confier leurs souvenirs personnels. Je remercie aussi Annie Cacopardo, Nicole Fontaine, et Marie-Cécile Schroeter qui scrutèrent mes brouillons parfois indéchiffrables, enfin et tout particulièrement mon épouse Catherine pour ses conseils et la magnifique illustration de la couverture.

## PROLOGUE

Je suis né un mercredi 13 avril 1938, à Paris. Ce ne fut pas à la maison comme cela s'était toujours pratiqué dans nos familles, mais dans une clinique tenue par des sœurs diaconesses, protestantes. À une heure près, cela aurait été le jour de la Saint-Jules : dommage ! Mes parents, Paulette Felbacq et Robert Bonnet, avaient déjà eu un fils, Pierre mon aîné, quatre ans auparavant et ma situation de cadet me procura au fond plus d'avantages que d'inconvénients. Ils étaient tous les deux professeurs de Cours Complémentaires – l'équivalent des collèges de maintenant – après avoir été affectés au début de leurs carrières comme instituteurs dans une école de Saint-Denis, au nord de Paris. Les écoles primaires de cette banlieue ouvrière et pauvre étaient insalubres et surpeuplées ; l'hygiène générale y était lamentable, les enfants connaissaient chez eux la violence, et la tuberculose faisait des ravages. Mes parents se trouvèrent affectés dans une école jumelée – garçons et filles – et ils prirent l'habitude de se retrouver à l'heure du déjeuner dans une gargote du quartier. Ils discutaient de pédagogie car le métier d'instituteur les passionnait, puis, progressivement de beaucoup d'autres sujets... Après leur mariage qui ne manqua pas de perturber les projets universitaires dont ils avaient rêvé, ils saisirent l'occasion qui était offerte à cette époque aux instituteurs les plus méritants d'enseigner dans un des Cours

Complémentaires nouvellement créés. Ces établissements étaient équivalents aux Écoles Primaires Supérieures qui existaient déjà en province. Le programme d'enseignement, appelé familièrement "cursus populaire" par opposition au "cursus bourgeois", y était complété par quelques heures de formation professionnelle – menuiserie et mécanique pour les garçons, couture et puériculture pour les filles. Les meilleurs élèves pouvaient se présenter à l'examen du Brevet Élémentaire et au concours d'entrée aux Écoles Normales d'Instituteurs ou Institutrices, mais la vocation première de ces établissements était de former de futurs bons professionnels. Les élèves trouvaient généralement de solides emplois à la fin de leurs études. Certains parvenaient parfois à rejoindre le cycle des études classiques.

En prévision de ma naissance, mes parents avaient déménagé d'un joli petit appartement dans le quartier du Télégraphe que ma mère quitta avec regret car il disposait d'une cuisine agréable et claire alors que celle de leur nouvel appartement, étroite et sombre, était encombrée d'un énorme fourneau disposé au bout d'un interminable couloir. Ce logement se situait au second étage d'un immeuble construit entre les deux guerres sur les hauts de Belleville, au n° 326 de la rue des Pyrénées. Sa situation, relativement élevée nous faisait bénéficier d'un air agréable et plus sain que celui du centre de la capitale, très pollué à cette époque par les fumées des poêles à charbon. Les pièces spacieuses entouraient le salon où trônait un énorme poêle en faïence verte que je n'ai vu allumé que deux fois en 20 ans, car il était totalement inefficace. Par les grandes fenêtres qui donnaient sur la rue, on pouvait apercevoir une partie des toits de la Capitale – le Marais, l'église Saint-Paul, le Panthéon, la coupole de la Salpêtrière, le beffroi de la Gare de Lyon et le Jardin des Plantes.

De la période qui précède la déclaration de la guerre avec l'Allemagne en 1939, je n'ai évidemment pas de souvenirs personnels



et il me faut recourir à l'excellente mémoire de Pierre, mon aîné de quatre ans.

En prévision de la guerre qui approchait, on avait distribué à toute la population des masques à gaz et il fallait s'entraîner à les porter. Mon frère eut son masque qui était équipé de petits hublots au travers desquels il ne voyait pratiquement rien. Il ne parvenait que difficilement à inspirer par le filtre un peu d'air qui portait une écœurante odeur de caoutchouc.

La dernière fête de famille avant la guerre fut mon baptême qui réunit toute la famille dans l'appartement. Pour la dernière fois avant longtemps, on avait sorti la belle vaisselle et les verres en cristal dont quelques-uns périrent dans l'occasion.

Il y eut encore un Noël passé à Chateauponsac (Haute-Vienne) dans la famille de mon père et les congés de Pâques dans celle de ma mère au Pays de Caux. Son oncle Sulpice Romain y exploitait une ferme dans le village de Manneville-ès-Plains qui était si proche de la mer – son territoire finissait sur les falaises de la côte – que sans l'apercevoir on en sentait la présence. Ce village comprenait une dizaine de fermes dont chacune était, selon la tradition, installée dans une cour qu'entouraient de hauts talus, plantés de peupliers qui protégeaient un peu des vents de mer. Il y avait encore un modeste château construit en briques et une église dont la flèche très pointue servait de guide aux marins pour entrer dans le petit port tout proche de Saint-Valéry. On n'arrivait dans ce minuscule village qu'après un voyage interminable depuis Paris par le train en trainant des monceaux de valises. Il fallait être transbordé à Rouen dans un second train, puis à Doudeville sur un tortillard poussif et la fin du trajet se faisait dans une petite voiture tirée par un poney cabochard.

## 1939, 1940 EXODES



*É*tait-ce en 1739 que les jolies filles de la Martinique qui virent partir leurs "doudous", réquisitionnés par le gouverneur et embarqués de force sur les navires en partance pour la France, chantaient leur tristesse et leurs regrets ?

*Adieu foulard, adieu madras,  
Adieu grain d'or, adieu collier chou,  
Doudou à moué, li qu'a pâti,  
Hélas, hélas c'est pou toujou.*

Deux cents ans après elles, les jeunes filles du pays de Bitche eurent aussi le chagrin de voir partir leurs "doudous", mobilisés dans l'attente de la grande bataille entre la France et l'Allemagne ; mais elles-mêmes allaient bientôt être expulsées "manu militari" pour faire de la place aux bombes et aux obus.

## ZONE ROUGE"

La région au nord-est du département de la Moselle est assise sur un plateau dont la base est constituée par une formation géologique puissante et massive : les Grès Vosgiens. Il est recoupé par de profondes et étroites vallées d'origine glaciaire. D'une vallée à l'autre, on ne peut communiquer que par des routes encaissées et sinueuses, bordées de forêts de sapins et de hêtres qui peuvent inspirer en hiver ou à la tombée du jour un sentiment de solitude, de bout du Monde. C'est par ces chemins aux pentes raides, tortueux et creusés d'ornières sablonneuses que débuta la longue et harassante aventure vécue, bien malgré eux, par quelques 200 000 lorrains pendant la période préliminaire de la guerre de 1939-1945, cette période qui est gravée dans la mémoire des Français sous l'appellation de "la drôle de guerre". Elle fut déclenchée, après l'invasion de la Pologne par les Armées Hitlériennes qui provoqua immédiatement le retrait de notre ambassadeur à Berlin, puis une déclaration formelle de guerre conforme à nos engagements envers la Pologne. La période initiale de cette longue et terrible confrontation commença le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et se termina huit mois plus tard avec le lancement de la "Blitzkrieg", une innovation militaire qui, par l'utilisation massive des "Panzerdivisionen" et des avions de bombardement en piqué – les "Stukas" – terrifia puis disloqua nos armées. Cette "drôle de guerre" ne fut en fait pas

drôle du tout, tout particulièrement pour les habitants des villages qui se trouvaient en "zone rouge", c'est-à-dire entre nos lignes de fortifications et la frontière. Elle se termina provisoirement pour eux, enfin pour ceux qui eurent un peu de chance, quelque part dans un bourg ou un village du sud-ouest de la France. Un de ces points de regroupement fut Bellac, une sous-préfecture du Limousin dont les titres de gloire sont modestes : le lieu de naissance de l'écrivain Jean Giraudoux et le site d'importantes foires aux bestiaux. Plus de soixante années ont maintenant passé et il est difficile d'appréhender dans quelles conditions et avec quel effarement ces gens, dont beaucoup n'avaient jamais quitté leur terroir – on l'appelait le "Bitcherland" en référence à la ville-forteresse voisine de Bitche – découvrirent l'endroit qui leur avait été fixé pour refuge temporaire. J'ai choisi de le tenter en prenant, à titre de comparaison l'odyssée bien plus tranquille de ma propre famille, qui était parisienne à cette même époque et qui se termina pour elle aussi à Bellac. C'est à cette époque que je fus pris en charge par une jeune fille dont le prénom était Rose. L'année suivante, elle nous accompagna lorsque mes parents, après la signature de l'Armistice, furent requis pour revenir à Paris.

**Le 1<sup>er</sup> septembre 1939**, parvint à Rohrbach-lès-Bitche et dans les villages au nord de cette petite ville – Erching, Bettwiller, Rimling, Epping, etc. – un ordre d'évacuation envoyé aux mairies par la Préfecture de Metz. Il mettait à exécution un plan préparé par le commandement militaire après la signature en 1936 du "Pacte d'Acier" conclu entre l'Allemagne du Führer Hitler et l'Italie du Duce Mussolini. Ce plan définissait une bande de 15 à 30 kilomètres de largeur entre les ouvrages de la Ligne Maginot et la frontière qui devait être totalement dégagée, afin que les combats d'infanterie et les tirs d'artillerie ne soient pas entravés par la présence de civils. Ce plan qui devait être mis à exécution dès l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre contre le Reich

Allemand força à l'exil, vers des départements de recueil situés dans les Charentes et le Limousin, les 200 000 habitants qui habitaient alors près de 150 communes de Moselle, entre la frontière du Luxembourg et l'Alsace. Tout cela, assuraient les autorités, avait été minutieusement préparé et organisé, aussi bien pour la Moselle que pour l'Alsace où les secteurs à évacuer se montraient en fait beaucoup plus peuplés. Dans la région de Bitche, l'opération d'évacuation fut lancée sans laisser aucun délai aux populations, peut-être parce que c'était à cet endroit que l'État-Major avait estimé probable l'offensive générale de l'ennemi contre nos lignes fortifiées.

Dans le petit village d'Hutpach où la famille Steiger exploitait une ferme de quelques hectares, ce fut le garde champêtre, Gustav Zimmer qui eut la charge d'annoncer officiellement l'ordre d'évacuation. Il faisait encore chaud, les principales récoltes avaient été rentrées dans les granges. On se préparait à faire les dernières fauches dans les prés afin de mettre à l'abri le regain avant les pluies d'automne. On avait prévu de commencer ensuite la récolte des pommes de terre qui seraient stockées en vue du long hiver, avec les choux. Gustav avait revêtu, peu avant midi le costume vert à boutons de cuivre et le képi de sa fonction. Il avait à faire ses annonces, d'abord devant la mairie, puis de place en place jusqu'aux dernières maisons du village où se trouvait la ferme des Steiger. Comme à son habitude, il attira l'attention par un rapide roulement tiré de son tambour :

« Annonce à la population » déclara-t-il avec une gravité de circonstance.

« Par ordre du Maire et conformément aux directives de l'autorité militaire de la zone fortifiée de Bitche, tous les habitants devront avoir quitté Hutpach le 2 septembre 1939 avant 15 heures. Le départ se fera sous la direction de Monsieur le Maire et de ses représentants. Les familles se rassembleront à 14 heures en bon ordre avec leurs bagages sur un char – ou tout autre véhicule – et

avec le bétail capable de suivre la marche. Il est enjoint à toutes les chefs de famille de veiller à ce que personne ne reste dans le village après le départ. »

Cette dernière annonce faite, Gustav s'essuya le front avec un large mouchoir à carreaux, rectifia la position de son tambour et se dirigea vers le seul café du village.

Ainsi commença pour Hutpach et les villages voisins un exode prévu depuis longtemps par notre État-Major Général, mais qui se passa en fait dans des conditions lamentables. Il marqua profondément les populations paysannes très conservatrices et très religieuses de cette région frontrière, où l'on vivait depuis des siècles dans de petites communautés catholiques ou protestantes groupées autour de leurs églises ou de leurs temples. Le fait que les personnes âgées ne connaissaient assez souvent que leur dialecte et un peu d'allemand rendit leur odyssee encore plus compliquée et traumatisante. Ce fut le cas pour la famille Steiger et pour leur petite dernière, Rose, qui venait de fêter ses dix-sept ans. Après les annonces faites par le garde champêtre, le curé avait fait sonner les cloches de l'église. Il était donc ordonné à chacun de faire ses préparatifs pour un départ sous 24 heures. On devrait ensuite rejoindre par ses propres moyens, c'est-à-dire en réalité à pied, une gare qui avait été désignée par les autorités militaires, largement au sud de la zone réservée pour leurs manœuvres. On serait ultérieurement pris en charge et transporté jusque dans le département de la Charente. Là, des villages avaient été requis pour procurer l'accueil et le logement.

Le lendemain, à l'heure fixée par la mairie, tout le village sortit des habitations, envahit la rue principale avec ses chariots et ses animaux, puis se rassembla sur un terrain en contrebas de l'église. Les familles avaient sorti les longs et lourds chars lorrains à ridelles qui servaient à rentrer les récoltes ou le bois de chauffage, et avaient attelé leurs chevaux ardennais, ceux du moins qui